Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 18 (1968)
Heft: 1

Artikel: Réflexions sur le thème "tradition et écriture"
Autor: Bouttier, Michel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380890

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RÉFLEXIONS SUR LE THÈME « TRADITION ET ÉCRITURE »[1]

Au professeur Franz-J. Leenhardt

La dualité Tradition-Ecriture apparaît comme le fruit de la durée de l'histoire de l'Eglise. Elle naît avec le temps, et son issue dépend, en fin de compte, de la conception que l'on se fera du temps de l'Eglise. Aux origines du christianisme, tradition et écrits se recouvrent en effet ; en leur cœur, ils ont un même contenu, le Christ vivant, et en leur point de départ, une même impulsion, la prédication apostolique. Cette prédication a été un témoignage public, rendu par la communauté et les apôtres, qui s'est fondé sur l'Ecriture de l'Ancien Testament pour proclamer la venue, les paroles et les gestes, la passion et la résurrection de Jésus de Nazareth. En lui, d'un commun accord, les apôtres ont reconnu le Messie et discerné à travers les événements qu'ils venaient de vivre le commencement d'un monde nouveau.

Si la question a pu surgir au sein du Nouveau Testament, ce ne peut être évidemment qu'en rapport avec l'Ancien, seule Ecriture concevable pour les premiers chrétiens, et l'on a proposé, non sans raison, de ramener le conflit qui a opposé Jésus lui-même et les chefs de son peuple à un conflit d'exégèse, portant aussi bien sur la loi, dans l'interprétation de la volonté de Dieu, que sur le plan de la prophétie, dans l'interprétation de l'avènement des temps messianiques. Jésus n'est pas venu pour abolir, mais accomplir, c'est-à-dire non plus entrer dans la chaîne de la tradition comme l'un de ses maillons, dans la succession des interprètes patentés de la loi, mais il est apparu pour en donner le sens plénier et dernier du « Mais, moi, je vous dis... »

Nous nous trouvons placés d'emblée face au paradoxe même de l'Evangile : la plus totale attention est portée à l'Ecriture, tant par Jésus que par ses premiers témoins, mais c'est pour en proclamer,

[1] Conférence destinée au grand public, ce texte écarte volontairement toute référence et tout renvoi à ses sources. Notre reconnaissance n'en est pas moins grande envers ceux qui trouveront ici l'écho de leurs travaux.

en conflit avec tous les gardiens de la tradition, l'interprétation décisive en même temps que sa réalisation dans le Christ. La Torah écrite, issue de Moïse, transmise de génération en génération et toujours réinterprétée, trouve son expression définitive en une personne, Jésus de Nazareth. Peu de passages nous livrent un aperçu plus significatif sur la « conscience messianique » de Jésus que ceux précisément où il appelle des hommes à le suivre. La Torah représentait pour Israël le chemin de salut, la source de vie. C'était elle la révélation du Dieu vivant. L'attention vigilante et exigeante des pharisiens s'était vouée à en tracer aussi scrupuleusement que possible les barrières indicatrices. Les 614 prescriptions permettaient au Juif de savoir quotidiennement, dans les petites comme dans les grandes choses de l'existence, où poser ses pieds sur ce chemin. Avec l'autorité (c'est-à-dire la liberté en même temps que le pouvoir qualifié) qui frappe les foules d'étonnement et ouvre un sillage de joie, Jésus tranche le filet complexe de la loi et de ses interprétations pour ramener les innombrables exigences à la seule chose nécessaire : suis-moi !

On pourrait multiplier les exemples offerts par le Nouveau Testament où nous voyons, face à l'enseignement des rabbins, la personne de Jésus se substituer ainsi, sur le chemin du Royaume, au rôle joué jusque-là par l'Ecriture. Le Sauveur n'a du reste pas manifesté un seul instant le souci de transcrire par écrit son enseignement ; il l'a vécu jusque dans la dernière exigence, à travers sa mort et sa victoire. Ce n'est pas là le moindre miracle de son ministère. Avec des textes de sa main, nous serions les plus malheureux des hommes. On constate déjà quelle peine ont les chrétiens à ne pas transformer son évangile en doctrine et en loi : que serait-ce alors ? Jésus n'a rien écrit, il a été. Il a été la Parole faite chair, entrée totalement dans une vie et une mort d'homme. En venant dans le monde il déclare, si l'on suit cet étonnant passage de l'épître aux Hébreux : « Tu n'as voulu ni sacrifice, ni oblation, mais tu m'as formé un corps... Alors j'ai dit : voici, je viens, car c'est de moi qu'il est écrit dans le rouleau du livre, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté ! » (Héb. 10 : 5). Jésus n'a rien écrit, il n'a pas laissé derrière lui des instructions que ses disciples auraient à interpréter et commenter, comme les rabbins interprétaient la loi de Moïse, mais il a choisi quelques hommes qu'il a pris avec lui, quelques pêcheurs galiléens, sur lesquels il a tout misé. Ce sont eux qu'il envoie pour annoncer le Royaume par leurs paroles et leurs gestes. De même que Dieu est entré dans notre humanité et nous a offert le reflet de sa personne et le rayonnement de son amour sur le visage de Jésus de Nazareth, ainsi donne-t-il lui-même sa propre image sur le visage, sa propre parole, sur les lèvres de ses disciples.

Et lorsque l'heure de la croix et de la résurrection a sonné, lorsque fut venu l'Esprit promis et que les disciples (ceux à qui il avait été dit : viens !) devinrent les apôtres (ceux qui ont reçu l'ordre : va !), lorsque la première communauté se rassemble, là encore elle ne dresse aucun procès-verbal des événements. L'apôtre Pierre proclame : « Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité, nous en sommes les témoins », et il invite les auditeurs à comprendre qu'avec cet événement les derniers temps sont là.

L'évangile apostolique nous apparaît ainsi en son principe une transmission d'un genre nouveau par rapport à la tradition religieuse de l'époque. Elle ne concerne point un texte sacré, des doctrines ésotériques, des mystères apocalyptiques, mais il s'agit d'une puissance de vie, l'Esprit, qui veut donner la vie et requiert pour cela sans cesse de nouveaux relais, des vies d'hommes pour être portée plus loin ; malheur à qui cesserait d'être ce relais de l'Evangile pour devenir l'impasse.

Sans doute les apôtres vont-ils à leur tour entrer en conflit avec les Juifs au sujet des Ecritures. Ce ne sera, pas plus que Jésus, pour en contester l'autorité, mais pour proclamer avec audace qu'elles désignent Jésus comme le Christ d'Israël, et pour y puiser l'interprétation des faits qu'ils annoncent. N'est-ce pas la première confession de foi qui déclare : « Il est mort selon les Ecritures... Le troisième jour, il est ressuscité selon les Ecritures » ? Il ne vient précisément à l'idée d'aucun des apôtres d'ajouter alors un second livre à l'ancien. Si la prédication apostolique se réfère toujours à une histoire séculaire, c'est pour révéler le caractère décisif d'un événement dérisoire, et, plus grave encore, si l'on évoque les traditions religieuses de l'époque, d'un événement tout récent. Il vient de se produire, mais nous introduit dans les derniers temps.

Les chrétiens n'auront donc recours qu'à une prédication, une prédication urgente, missionnaire et publique autour de laquelle s'est constituée la « tradition » évangélique primitive. Sa formation est complexe, difficile à analyser. Comme elle se veut annonce, en même temps qu'elle rapporte les faits et gestes du Christ, elle les interprète. Elle les éclaire pour ceux qui en sont les destinataires.

Les souvenirs, les traces d'un attachement personnel à Jésus de Nazareth sont absolument imbriqués dans la foi au Ressuscité.

Nous ne trouvons aucun indice d'une tradition qui serait neutre, purement objective, aucune formulation qui ne soit pas destinée à quelqu'un de précis, à un milieu déterminé, comme si l'évangile de Jésus pouvait être un objet qu'on se passe de main en main. Toutefois l'on peut discerner un *noyau* autour duquel cette tradition va se développer selon les circonstances et les nécessités de la mission. Il gravite autour de la croix et autour de Pâques, à la lumière desquels

sont aperçus, et peu à peu amalgamés les paroles de Jésus et les événements marquants de son ministère ; il utilise la prophétie de l'Ancien Testament, rassemblée en quelques textes ; il est tendu vers l'annonce de l'avènement en gloire ; il appelle à la repentance et à la foi. Ce noyau remonte ainsi à Jésus et ses témoins immédiats d'une manière inséparable : nous sommes autant liés à lui pour les comprendre que liés à eux pour le connaître. De sorte que l'apostolat se trouve lui-même moins fabricant de cette tradition que, dès le départ, son serviteur et son gardien. Nous constatons par exemple que vers le milieu du Ier siècle, l'apôtre Paul se considère à la fois comme soumis à l'égard de cette tradition primitive, à la fois comme responsable de sa transmission, appelé à veiller sur la manière dont elle est reçue et vécue par les Eglises : « Pour moi, j'ai reçu du Seigneur ce qu'à mon tour je vous ai transmis... », déclare-t-il aux Corinthiens. La plus ancienne histoire de l'Eglise se confond presque avec celle de la prodigieuse élaboration créatrice de cette tradition qui se diversifie avec les régions et les cultures pour faire connaître aux hommes la portée de ce qui s'est passé sous Ponce-Pilate : on ne peut se contenter de répéter un credo, mais il faut chaque fois chercher de nouvelles expressions au service du même message, dont le futur Nouveau Testament nous reflète à la fois l'unité et la variété.

Les *écrits* ne vont surgir que peu à peu, et, du moins aux yeux de l'historien, d'une manière accidentelle. Leur élaboration n'a jamais été concertée, elle n'a point visé la constitution d'une autre Ecriture : le Nouveau Testament est devenu Ecriture malgré lui. Paul envoie une *lettre* à telle communauté parce qu'il ne peut se rendre auprès d'elle, au moment nécessaire. Mais sa lettre ne veut que poursuivre sa prédication. Et lorsqu'un jour son apostolat était contesté, il ne se réclamera pas de l'autorité de ses écrits. Il se tourne vers la communauté de Corinthe : « Notre lettre de crédit, s'écrie-t-il, c'est vous ; une lettre écrite en vos cœurs, connue et vue de tous les hommes. Oui, vous êtes manifestement une lettre du Christ rédigée par nos soins, écrite non pas avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair !... » N'est-ce pas ainsi que Jérémie avait salué de loin l'alliance nouvelle, comme celle où Dieu transcrirait sa loi non plus sur la pierre, mais la graverait dans les cœurs frémissants, par son Esprit ?

Si nous songeons ensuite aux *évangiles écrits*, nous leur trouvons une origine tout aussi occasionnelle. Sans doute au départ, une intention liturgique, dans l'élaboration du récit de la Passion tissé à partir de l'Ancien Testament pour le culte de la communauté. Puis la rédaction d'éléments de catéchisme, de cantiques, de prières. Selon son dernier interprète en date, *Marc*, en se mettant à l'œuvre, cherche à lancer les chrétiens dans une entreprise conquérante sur les pas

du Ressuscité, tout aussi proche que l'avait été Jésus de Nazareth. *Matthieu*, lui, instruit sa communauté aux prises avec la synagogue ; il transcrit pour elle une version adaptée de la tradition évangélique, il l'édifie ainsi avec vigilance pour la maintenir dans la ligne difficile de l'accomplissement qui évite tout autant le légalisme renaissant qu'elle respecte l'exigence radicale de Dieu... De toute manière, on ne peut que constater l'unité profonde de ce qui est transmis par la prédication et de ce qui commence à être rédigé : l'un et l'autre traduisent l'unique préoccupation apostolique. Dans cette vivante transmission de l'Evangile, les apôtres ont la conviction que le Seigneur lui-même est à l'œuvre, et la puissance de l'Esprit, le Christ Jésus, en est à la fois le sujet et l'objet. La tradition des apôtres, c'est la tradition du Seigneur. Elle le concerne et il en est l'animateur à travers la personne de ses témoins.

Cette unité profonde est possible parce qu'aucune distance ne s'est creusée encore entre l'oral et l'écrit : ils font corps ensemble. L'exemple des lettres de Paul est là encore significatif, ou celui de l'évangile de Matthieu. Ces lettres sont simultanément témoignage rendu au Christ et interprétation de la signification de sa venue pour la vie de l'Eglise de Corinthe, avec l'inspiration et l'autorité de celui qui pose l'unique fondement, l'apôtre. Mais les années passent. La situation évolue à Corinthe. Il arrive un jour où cette bifurcation devient inévitable : par fidélité à l'apôtre, les chrétiens de Corinthe se trouveront dans l'obligation d'*appliquer* ce que Paul leur écrivait lors de circonstances toutes différentes ; une interprétation de sa lettre devient nécessaire. Nous sommes sur le seuil de l'exégèse et de l'herméneutique, et, à ce moment même, les messages d'abord communiqués à l'assemblée, lus et relus au cours du culte, vont peu à peu rejoindre les Ecritures !

Mais, du coup, les divergences d'interprétation vont surgir. Les apôtres ne seront plus là, bientôt, pour les résoudre par leur autorité personnelle. Dans sa crise de croissance, le christianisme connaîtra en germe, telles les maladies de l'enfance, toutes les tentatives d'hérésies qui se manifesteront plus tard au cours des siècles. Pour préserver unité et fidélité, les communautés cherchent alors le double appui des écrits apostoliques qui constituent dès ce moment une amorce de Nouveau Testament, et de la tradition apostolique dont les évêques sont devenus, à leur tour, les serviteurs et les gardiens.

Nous ne pouvons trop nous attarder sur ce moment crucial qu'est la formation du *canon* : c'est à partir de cette période que l'on pourra parler d'Ecriture et de Tradition dans une perspective chrétienne. Meliton de Sardes († vers 190) semble avoir usé le premier de l'expression de Nouveau Testament, ou plutôt de celle d'Ancien Testament, ce qui présuppose un second... La formule désignant une

collection déterminée d'écrits apparaît explicitement dans une lettre d'Albercus Marcellus en 192, mais il est certain que déjà auparavant un Marcion aura joué un rôle déterminant et précipité les choses. Même s'il est, en un sens, contre nature pour la tradition évangélique de se voir figée dans un canon écrit, la constitution d'une seconde Ecriture, qui ne s'est pas fait sans tâtonnement, a néanmoins sauvé la tradition apostolique. D'une part, en effet, elle a fixé une fois pour toutes, comme sur un film pris sur le vif, un moment capital de cette tradition, se déroulant sur une cinquantaine d'années : toute tradition ultérieure y trouvera désormais son lieu de référence aux origines dont elle se réclame (le principe du canon est historique avant d'être dogmatique). D'autre part, et ceci est en général trop peu souligné, la formation du canon a noué en une seule gerbe les courants divers, les traditions multiples de la tradition qui tendaient déjà à s'éloigner suivant les régions et les circonstances, pour offrir à l'Eglise le chœur réuni des voix les plus anciennes. Désormais Jean ou Paul ou Matthieu ne parleront plus l'un sans l'autre ; les voici liés à toujours ; ils nous permettent de retrouver la pleine lumière du Christ et non plus le seul filet que laissait filtrer l'un des courants particuliers de la tradition.

Rien n'est plus significatif pour comprendre l'importance du canon que de comparer la pensée et les écrits du début du second siècle, où l'on sent si rapidement la tradition évangélique se ternir, se muer en néo-légalisme, avec celle des écrivains de la fin de ce même siècle, qui, eux, sont entrés au bénéfice de la formation du canon. Ils ne songent du reste nullement à l'opposer encore à la transmission orale : Ecriture et tradition apostolique représentent pour eux les deux faces d'une même réalité indissoluble. Les textes les plus beaux se lisent ici chez *saint Irénée* qui peut contempler encore avec sérénité et reconnaissance un canon apostolique et une tradition unanimes : « Telles sont les voix de l'Eglise, d'où toute Eglise tire son origine... » Comme l'Ecriture, la tradition est pour lui admirable dans son unité : une dans son contenu, dans sa forme et ses caractères, une dans sa source, le Christ, une dans son fondement, les apôtres, une dans sa géographie, à travers l'Eglise répandue dans le monde entier, une dans son histoire à travers la succession ininterrompue des évêques. Comme l'Ecriture, la tradition est apostolique, elle est prédication : « Telle est la prédication de la vérité, et c'est la règle de notre salut. Les prophètes l'ont annoncée. Le Christ l'a établie. Les apôtres l'ont transmise, et, partout, l'Eglise l'offre à ses enfants. » Comme l'Ecriture, elle est fixée une fois pour toutes : « Cette tradition, tous les fils de l'Eglise la possèdent et en vivent, sans que celui qui est puissant en parole puisse y rien ajouter, sans que celui qui est faible puisse en rien l'amoindrir. » Elle est catholique, se manifestant en toute

Eglise et formant un tout dont l'Eglise de Rome est la référence. Chaque Eglise la possède dans sa totalité, et chacune en particulier. Elle est transmise publiquement par ceux que les apôtres ont désigné comme leurs successeurs.

Irénée pourrait être, et a été, tour à tour sollicité par les catholiques et les protestants. Il soumet toute tradition au témoignage et à la prédication apostolique, et il remet cette tradition en même temps entre les mains de l'Eglise : il lui faut laisser cette grâce d'avoir pu contempler une tradition totale dans l'Eglise totale, une dans l'Eglise une. *Ancienneté* et *universalité*, tels sont bien les deux traits majeurs, dans le déploiement de l'Eglise à travers le temps et l'espace, qui caractérisent la conscience patristique... *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est!*

Mais on ne s'étonnera pas de voir, avec le temps, un nouveau palier se franchir. L'appel de ceux qui, comme Irénée, avaient connu ceux qui avaient connu les apôtres, ou de ceux encore qui pouvaient correspondre avec les Eglises du monde entier, devient de plus en plus difficile à entendre. Il ne sera plus possible de monter sur le belvédère d'où l'on pouvait embrasser encore d'un regard le panorama unique de la tradition, d'un bout à l'autre de son histoire, d'un terme à l'autre de son extension. Le contact quasi physique avec les apôtres encore maintenu à travers deux ou trois générations va cesser, et, très vite après Irénée, la tradition va voir se dessiner, puis s'accuser un double versant, celui de l'Orient et celui de l'Occident. Mais aussi contestations, hérésies, conflits, schismes vont survenir où fatalement les deux formes de la même tradition évangélique, vues dans leur contenu, différentes dans leur fonction allaient être opposées l'une à l'autre.

Nous voyons les hérésies tantôt se réclamer de traditions prétendues plus anciennes, transmises par les apôtres par des voies secrètes, tantôt s'appuyer sur les Ecritures — on a souligné le rôle de Basilide dans le développement de l'exégèse. Sans doute les Pères opposent-ils à ces innovations l'unanimité de l'Ecriture et de la tradition publique de l'Eglise universelle, mais ces conflits, le fait qu'on joue sur les deux tableaux, montrent la difficulté croissante de maintenir et surtout de faire ressortir cet accord. C'est évidemment à l'heure de la Réforme qu'en Occident il sera radicalement mis en question. Si les réformateurs ont déclaré se fonder sur la *scriptura sola*, ce n'était certes pas pour évincer toute idée de tradition, mais bien pour justifier, dans le conflit qui les a opposés à l'institution hiérarchique, un retour à la tradition ancienne des apôtres. Les références aux Pères de l'Eglise sont innombrables chez eux, mais à un moment exceptionnel, ils ont éprouvé comme une contrainte déchirante le choix à faire entre la voix vivante de l'évangile du Christ qu'ils entendaient proclamée

par l'Ecriture, et les impératifs d'une tradition où ils ne reconnaissaient plus les accents apostoliques, le reflet de ce qui avait été cru depuis toujours et partout et par tous. L'infaillibilité de l'Eglise, c'est-à-dire la promesse de Dieu de ne pas la laisser faillir, exigeait cet acte d'obéissance et cet appel prophétique, quoi qu'il en coûtât. De la même manière, en Israël, la fidélité de Dieu avait imposé à certains prophètes la terrible épreuve de se dresser face à tout le peuple et à ses chefs, et, en une heure bien plus exceptionnelle encore, le Christ lui-même avait été placé en conflit crucifiant avec les autorités et les traditions de son peuple.

Mais nous ne pouvons nous attarder à ce moment critique, malgré l'intérêt qu'il peut offrir à notre recherche. Nous avons essayé de décrire plus longuement les origines pour en venir surtout aux aspects actuels de la question. Le déchirement de la chrétienté a mis en lumière l'acuité d'un problème qui jusque-là n'avait pas été ressenti dans toute son ampleur. On a pu croire même à un moment donné que le divorce Ecriture-tradition allait se consommer, comme s'était consommée la rupture de l'Eglise. Les polémiques qui ont suivi la Réforme ont amené en effet les théologiens catholiques à insister toujours davantage sur une tradition qui s'isole de l'Ecriture pour tendre à devenir en elle-même source de révélation. Les discussions qui ont suivi le Concile de Trente sont caractéristiques à cet égard. Le Concile a évité *in extremis*, on le sait, la fameuse expression *partim-partim* qui eût scindé les sources de la révélation — conflit bien caractéristique d'un siècle où, de part et d'autre, la foi chrétienne est de plus en plus considérée comme un ensemble de doctrines révélées, effectivement susceptibles d'être rangées dans les casiers correspondants. Dans la même lancée, les théologiens et les autorités catholiques éprouvent en leur majorité une sorte de crainte panique de la Bible, comme si la parole apostolique n'avait plus aucune force, comme si la lecture de l'Ecriture ne pouvait qu'enfanter des hérétiques. Il faudra attendre le XIXe siècle et le grand courant de pensée incarné par Moelher et Kuhn en particulier pour que nous sentions resurgir dans sa force l'inspiration patristique, pour que la tradition soit de nouveau aperçue dans son unité avec l'Ecriture, et dans sa totalité. « Nous possédons tout par la tradition et nous conservons tout par elle, écrit Moelher, car elle est l'Evangile vivant, l'Evangile prêché dans l'Eglise, avec tout ce qui relève de sa prédication. » *Totum in sacra scriptura et iterum totum in traditione.*

De leur côté, les protestants se sont réfugiés dans un recours à l'Ecriture qui tendait sans cesse davantage, malgré certaines voix isolées, à bannir le témoignage des Pères, comme s'il y avait une *discontinuité* radicale, ou plutôt une interminable parenthèse depuis l'heure apostolique jusqu'au moment présent. L'Ecriture est entendue

de moins en moins comme la référence souveraine d'une tradition ininterrompue, et considérée de plus en plus comme livre placé entre les mains de chacun, grâce auquel chacun aurait en son privé un accès immédiat à Dieu. Ici encore, une conviction qui est juste dans son fondement se déforme en s'isolant. Une théologie de l'inspiration littérale se développe, qui, si elle n'est revendiquée dans ses conséquences extrêmes que par certains groupements fondamentalistes, est, en fait, parfois inconsciemment, la position d'un très grand nombre de protestants. Le *scriptura sola* des réformateurs n'a été formulé qu'en fonction de leur combat par excellence, celui de la proclamation de l'Evangile, de la justification par la foi. Mais de là on passe à « la Bible seule », qui devient un principe en soi — et c'est tout autre chose ! Pour que cette position fût défendable, il faudrait qu'une exégèse de l'Ecriture devienne possible en dehors de toute tradition, il faudrait que la même interprétation s'imposât à tous. Nombreux sont ceux qui prétendent lire la Bible directement, sans a priori, mais n'est-ce pas là une illusion ? N'est-ce pas surtout prendre l'Ecriture pour ce qu'elle n'est pas, pour une parole intemporelle de Dieu, prononcée en dehors des contingences de l'histoire et me rencontrant personnellement en dehors des circonstances de ma propre histoire ? On en vient à des absurdités, comme celles qui consistent à consulter le Nouveau Testament comme dictionnaire apportant une réponse instantanée à nos problèmes du XXe siècle. Au lieu d'être le témoignage vivant rendu à la mort et à la résurrection de Jésus, l'Ecriture se trouve reléguée au rang de livre de recettes de vie chrétienne...

Le divorce Ecriture-tradition n'est donc pas moins lourd de conséquence pour les uns que pour les autres. Chacun voit s'altérer ce qu'il entendait précisément conserver. La tradition cesse d'être cette tradition apostolique contemplée par Irénée pour recevoir les caractères mêmes qui lui servaient à définir la tradition des hérétiques, et le Nouveau Testament cesse d'être Parole vivante de Jésus-Christ pour devenir un écrit et un code. Ce n'est pas le moindre fruit du dialogue œcuménique que de nous aider à mieux percevoir cette inévitable dégradation réciproque. L'erreur serait pourtant de chercher remède en une solution de panachage où les uns ajouteraient plus d'Ecriture à leur tradition, les autres plus de tradition à côté de leur Ecriture. Le chemin de la vérité s'avère plus exigeant et je pense que son issue est à chercher bien davantage pour les protestants au terme d'une réflexion plus précise sur la nature de l'autorité scripturaire, pour les catholiques sur la nature de la tradition ecclésiale — non pas donc en essayant d'emprunter à l'autre un peu de ce qui nous manque, mais en allant jusqu'au bout de notre propre fidélité. C'est dans ce sens en tout cas que nous voudrions formuler

pour finir une série de remarques sur les aspects actuels de notre problème.

* * *

Concluant une étude où il recueillait les fruits d'un immense labeur consacré à ce thème, le P. Geiselmann notait ces quatre points :

« 1) L'essence de la Parole de Dieu est annoncée aux hommes, et c'est dans la prédication vivante de l'Eglise que Dieu nous adresse sa Parole.

» 2) Cette même prédication nous rend présent le message apostolique, interprété puis adapté à la mentalité des auditeurs.

» 3) L'Ecriture sainte est le témoignage opéré par l'Esprit du message apostolique originel et vivant. Elle recouvre l'essentiel de son contenu. Il n'est pas question que l'Ecriture ait un contenu incomplet, mais il y a nécessité de l'interpréter.

» 4) Cette interprétation, en ce qui regarde la foi et les mœurs, existe en vue du bien de la communauté de foi confiée à l'Eglise. Elle interprète d'autorité, elle lie donc la communauté des croyants. »

Après ce qui vient d'être dit, le lecteur sentira déjà que, si nous pouvons suivre le P. Geiselmann presque jusqu'au bout, il reste des divergences dont on ne peut sous-estimer l'importance, et qui ne relèvent pas simplement de la joute théologique. La division des chrétiens est trop grave pour qu'on ne puisse y consentir que devant un péril spirituel jugé plus grave encore.

Nous ne nous arrêterons pas sur une première remarque, non parce qu'elle serait marginale (elle vise un point essentiel), mais parce que beaucoup de catholiques la formuleraient également : cette interprétation n'existe pas « en vue du bien de la communauté de foi confiée à l'Eglise », mais, d'abord, en vue de la *mission*, de la prédication de l'Evangile à tous les hommes !

La question qui nous retiendra tourne évidemment autour du quatrième point. Nous avons reconnu que la tradition évangélique, dès son origine, voulait elle-même être interprétation. Elle ne colporte point un « donné » qu'on se passerait de génération en génération ; elle transmet une parole qui, en donnant leur signification dernière à des événements éphémères, interpelle des hommes très divers ; chacun est appelé à son tour à comprendre et à faire comprendre. Même ceux qui prétendent n'en introduire aucune, les fondamentalistes, lisent la Bible selon une certaine tradition interprétative. Nous ne devons pas mépriser cette tradition qui a, elle aussi, ses valeurs : son tort est de se renier elle-même, ou plutôt se confondre avec l'Ecriture

elle-même. Si donc la nécessité d'une interprétation n'est pas mise en doute, la manière dont la théologie catholique prétend la régler met en branle toute la contestation œcuménique (et réciproquement !). Nous ne pouvons ici l'envisager dans son ampleur, mais nous avons retenu quatre points qui nous paraissent faire problème, les deux premiers comme des questions posées à la théologie catholique, les deux derniers comme des interpellations soumises à la réflexion protestante.

1° « L'Eglise interprète d'*autorité*, elle lie la communauté des croyants. » Nul ne s'étonnera que nous nous achoppions à ces dernières lignes de Geiselmann. La constitution *Dei verbum* est sans doute plus nuancée, mais de toute manière nous ne pouvons échapper au problème majeur : quel sera le critère de cette tradition ?

Aussi divergentes, et apparemment irréductibles — du moins pour le moment — que soient nos tentatives de résoudre le problème, je voudrais commencer par souligner que l'intention dernière de la théologie catholique, comme celle de la théologie protestante sont analogues. Il s'agit de signifier, à travers le temps, la souveraineté du Christ sur l'Eglise qui lui est étroitement unie et à travers laquelle, si je puis dire, il poursuit sa route parmi les hommes. Pour un catholique, cette altérité dans l'unité s'exprime dans la relation irréversible sacerdoce-peuple de Dieu. Devant les risques permanents d'une mainmise des hommes sur la Parole de Dieu qu'ils transmettent, devant les dangers d'une interprétation fallacieuse, il faut une garantie sûre qui préserve la liberté et la sainteté du Seigneur, qui sauvegarde la véritable tradition apostolique.

Pour un protestant, ce choix implique un risque inadmissible : la mise en tutelle de l'Evangile par l'Eglise chargée de l'annoncer. Pour lui aussi, la souveraineté du Christ doit être préservée. Mais ce sera différemment : par l'affirmation qu'au sein même de la tradition, et à tout moment, il existe la possibilité d'un appel immédiat au Christ par le recours au témoignage de ses témoins immédiats, les apôtres. Cette possibilité gardée ouverte, et effectivement exercée, demeure le signe de l'initiative et de la liberté souveraine du Seigneur, en nous et contre nous. Il reste ainsi toujours maître d'intervenir en dépit ou contre la tradition. J'ai évité à dessein d'employer le mot d'Ecriture : il pourrait être équivoque ; nous ne souhaitons nul pape en papier. Mais il faut absolument que le témoignage apostolique consigné dans le Nouveau Testament puisse ainsi exercer d'une façon immédiate, dans un avènement toujours possible, sa fonction permanente : il est fondement et racine de toute vie et de toute transmission ecclésiales.

Nous tentons ainsi d'échapper à ce qu'on a appelé *l'enthousiasme* catholique — je prends ce mot dans son sens étymologique : la Parole

de Dieu si chaudement protégée et couvée, garantie de sorte qu'elle se trouve finalement enclose dans la communauté chrétienne ; mais comment celle-ci se passerait-elle du *verbum externum* de Dieu ? Entre tradition apostolique et communauté chrétienne, nous l'avons vu, la relation est irréversible. L'Evangile, la proclamation de la croix et de la résurrection n'émanent point de l'Eglise : ils la fondent et aujourd'hui, pas plus qu'hier, fût-ce entre les mains de son chef visible, celle-ci n'en détient la clef. Toute tradition, quelque ancienneté que puissent avoir ses formulations et ses dogmes, doit demeurer sous le jugement de l'Evangile même qu'elle transmet. J'ajouterais : fût-ce au sein du Nouveau Testament lui-même ! Il faut toujours en revenir — ou plutôt laisser surgir ce qui en elle transcende et domine toute transmission. Irénée parlait déjà de ces hérétiques qui, « ayant délaissé tout canon », toute autorité forensique, en sont conduits « à se prêcher eux-mêmes... » « Le catholique admet que la norme prochaine et immédiate de sa foi est l'Eglise, et que les normes éloignées sont l'Ecriture et la tradition dont l'Eglise infaillible a la charge. » Ces lignes récentes d'un éminent exégète catholique m'ont aidé à comprendre ce qui, au-delà de méthodes et souvent de conclusions analogues, nous distançait : l'enjeu même de notre travail !

C'est par cette voie que le catholicisme est entré dans l'hérésie, lorsqu'il a décidé la promulgation de nouveaux dogmes. Il y a certes, dans le Nouveau Testament, base pour un développement épiscopal, voir papal ; il y a des éléments de spiritualité mariale ; mais c'est porter atteinte à la tradition apostolique (je ne dis pas, à dessein, l'Ecriture) que de déclarer vérités révélées des affirmations qui ne correspondent plus à ce qui a été cru toujours et partout et par tous. Même si l'on néglige les communautés protestantes, face à l'Eglise d'Orient, un coup de force a été accompli. Certes ces décisions demeurent exceptionnelles, mais si rares soient-elles, elles nous paraissent démontrer ce que nous redoutions : un magistère, « interprète authentique » de la tradition, se place dans l'impossibilité de reconnaître une erreur ! Dans ce domaine, le triomphalisme est plus dangereux que tout autre et les admirables efforts de Vatican II risquent d'être voués à l'échec tant que ce triomphalisme-là ne sera pas mort.

Nous croyons nous aussi à une Eglise infaillible... mais ce sera dans la certitude évoquée plus haut que Dieu ne la laissera pas faillir. Comme pour Israël, Dieu ne la conduira pas forcément par l'intermédiaire de ceux qui en ont été promus les bergers ; ce sera peut-être par la voix démunie et non attitrée d'un Luther comme d'un Amos, par la grâce d'un saint François d'Assise ou de telle humble communauté perdue au sud des Indes. L'Eglise, elle, ne détient pas d'interprétation infaillible ! C'est notre risque à nous de le vivre avec

la constante apparition de mouvements discordants, de tensions, de séparations. Condition souvent douloureuse, parfois scandaleuse, prétexte à vivre selon la chair, comme l'écrivait saint Paul aux Galates à propos de leur liberté. Mais nous préférons ce risque à l'autre parce qu'il nous contraint d'avancer par la foi, sans les garanties désirées, et laisse toujours place à la repentance.

Dans le dialogue de Dieu avec son peuple, expression de la réalité de l'alliance, le Seigneur demeure le Maître, libre d'intervenir en dépit ou contre la tradition. Ce sera toujours notre « protestation », alors même que nous découvrons aujourd'hui, mieux que par le passé, la valeur de la tradition, non pas contre l'Ecriture ou à côté d'elle, mais en fonction même de l'Ecriture.

2° Une seconde question décisive, en rapport avec la tradition, nous semble être celle soulevée par l'idée de *développement*. Ceux qui, au XIXe siècle, ont rendu à la théologie catholique de la tradition le service que nous avons dit, ont introduit au cœur de la pensée catholique un germe lourd de conséquences, ce sont les perspectives de l'évolutionnisme. Sans doute de nombreux théologiens en écartent-ils avec soin les ambiguïtés, mais elles nous paraissent continuer à jouer un rôle considérable au niveau de la pastorale, aussi bien dans la théologie du corps du Christ, où l'on introduit des images biologiques et vitalistes étrangères au Nouveau Testament, que dans la théologie de la tradition qui est considérée comme une élucidation progressive de la révélation, une connaissance qui va s'élargissant de l'histoire unique et définitive du Christ. Cette tendance s'exprime avec plus ou moins d'adresse ou d'ampleur, mais elle persiste et réapparaît sans cesse. Ceci me paraît faire violence tant à la pensée biblique qu'à la notion patristique de tradition.

Si nous considérons l'histoire d'Israël (c'est le seul exemple possible d'une saisie du peuple de Dieu dans la durée), si nous y découvrons effectivement une tradition — et des traditions — reprenant sans relâche les hauts faits de Dieu pour les réinterpréter de génération en génération, qui songerait à y déceler une sorte de progrès dans la connaissance de Yahvé ? Une maturation de Moïse aux prophètes, des prophètes aux sages ? Certains théologiens ont élaboré l'idée d'une pédagogie élevant la foi d'Israël jusqu'à ce que le peuple de Dieu soit mûr pour recevoir le Messie... Mais le Messie a été crucifié ! Il est bien évident qu'au cours des siècles le peuple d'Israël a élargi son champ d'expérience, il a acquis de nouvelles connaissances, et, grâce à ses contacts avec d'autres religions, d'autres peuples, découvert certaines implications de sa foi en Dieu. Mais ces acquisitions naissent des confrontations successives de son histoire. Certaines joueront un rôle capital, comme les idées messianiques ou

l'espérance en une vie future ; il est cependant significatif que, lorsqu'on presse Jésus de se prononcer sur la résurrection, il ait recours non à telle ou telle autorité tardive, mais à la révélation centrale du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. La grande évocation d'Hébreux 11, extraordinaire illustration de la tradition de la foi nous présente celle-ci comme la course de relais où chaque génération transmet le « témoin » à la suivante, où chacune a son épreuve à affronter et où il n'y a d'autre perfection que dans celle du « chez et du consommateur de la foi ». Un grand connaisseur de la tradition judaïque disait d'elle : « La tradition n'est pas une quantité à parfaire avec le temps grâce à des apports nouveaux et inouïs. Tout ce qu'un disciple ingénieux pourra jamais enseigner en présence de son rabbin a déjà été dit à Moïse sur le Sinaï ! »

Cette perspective fait aussi violence à la conception patristique. Irénée insistait sur le fait que la tradition était offerte une fois pour toutes, « sans que le fort puisse y ajouter quelque chose, le faible en retrancher ». Et Polycarpe exhortait de même à revenir à l'enseignement donné au commencement, en restant sobres, « en persévérant dans le *jeûne* », car dans la tradition les apôtres ont tout transmis et tout déposé...

La tradition ne saurait être donc cette sorte de capital que l'Eglise devrait faire fructifier, toujours plus riche, plus vaste, plus profond et mieux mis en valeur, comme si son accroissement continu était susceptible, un jour, de par sa propre maturation, de parvenir aux dimensions de la révélation dernière, de la *vue*, comme dirait Paul. « L'Esprit est promis à l'Eglise, écrit P. Bonnard, mais il ne garantit pas le développement fidèle du dogme. Le sens de l'histoire de l'Eglise et du dogme, ce n'est pas que l'Esprit y élucide progressivement la tradition évangélique, mais qu'il confronte les hommes toujours à nouveau au témoignage apostolique, inscrit au centre de l'histoire, déposé dans la tradition biblique et confié aux ministres de l'Eglise pour qu'ils le gardent. »

En se refusant à une tradition progressant en expansion, sous la poussée même de son élan, le protestantisme ne connaîtrait-il qu'une tradition moribonde ? On lui a souvent reproché de n'avoir recours qu'à l'histoire de Jésus, dont nous sommes de plus en plus éloignés et dont nous ne maintiendrons la vigueur que par une sorte de réanimation artificielle, comme s'il y avait eu une fois une source bouillante et bouillonnante allant se refroidissant et s'appauvrissant. A la fin de son livre sur la mentalité hébraïque, Cl. Tresmontant écrit : « Le protestant répète la Bible, le catholique la continue ! » Sans doute la tradition ecclésiastique protestante est-elle plus tentée de n'être qu'une mémoire. Notre Eglise a mérité ce reproche chaque fois que la Réforme a glissé vers la Renaissance, et qu'elle s'est crue un pur

retour aux sources à la manière d'un certain historicisme. Mais à ceci il faut répondre deux choses. D'abord que pour la pensée biblique « le vrai passé historique, c'est ce qui reste futur... Le passé ce n'est pas ce vers quoi on recule ou remonte, mais une poussée par laquelle on est projeté en avant, non ce que l'on raconte, à rebrousse-temps, mais un élan que l'on vit... » Ensuite que précisément, à côté de son point de départ, la tradition évangélique est tendue vers un autre pôle, l'eschatologie qui lui donne son mouvement et sa tension dynamique. Le Saint-Esprit en est l'animateur, lui qui non seulement « remet en mémoire » ce que Dieu a accompli en Christ, mais encore crie et prie en nous : « Viens Seigneur Jésus ! » La tradition a sa source en Jésus, mais elle va vers lui qui lui donne dès maintenant son sens. Si la tradition protestante a toujours intensément recherché son inspiration dans l'Evangile, elle a tout autant été un mouvement *vers* l'Evangile : en même temps qu'une tra-dition, il faudrait parler d'une red-dition sans cesse renouvelée et toujours nécessaire, d'une reddition de l'Eglise à l'Evangile ! En fonction de l'Ecriture, la tradition se trouve à la fois scellée pour attester ce qui est arrivé une fois pour toutes, à la fois ouverte pour accueillir celui qui vient !

3° A la fois scellée, à la fois ouverte, telle est, semble-t-il, la double caractéristique de l'Ecriture du Nouveau Testament comme en témoignent, à leur manière, les dernières pages de l'Apocalypse. Il faut cependant reconnaître que si elle est unanime pour se réclamer du *sola scriptura,* la théologie protestante est loin d'avoir résolu d'une manière analogue le problème décisif pour elle, celui du *canon.* Dans l'ouvrage qu'il a consacré à notre problème, le théologien catholique Lengsfeld n'a pas de mal à montrer les difficultés et les contradictions où se débat ici la réflexion protestante. N'est-ce pas une décision ecclésiastique qui a délimité cette Ecriture dont dépendrait toute l'Eglise ? Ne se trouve-t-elle donc pas liée à une norme qu'elle se serait donnée elle-même ? Et si l'on se réclame d'une inspiration de l'Esprit, en quoi cette inspiration a-t-elle un caractère définitif ? Le même Esprit ne peut-il pas conduire l'Eglise aujourd'hui plus loin ? Les réponses trahissent la difficulté qu'éprouvent les théologiens protestants à sortir de ce cercle où ils paraissent enfermés. Pour les uns, le canon sera un fait purement empirique, une donnée de l'histoire constamment offerte à la réflexion critique. A l'opposé, certains y découvrent un événement providentiel qui prend place à côté de la Résurrection ou de la Pentecôte dans le dessein de Dieu et qui trace une sorte de césure définitive entre le temps de la révélation et celui de l'Eglise. Entre ces deux extrêmes, oscillent nombre de positions plus nuancées.

Sans prétendre résoudre ici une question aussi complexe, nous voudrions simplement avancer deux remarques. La première concerne la *clôture* canonique, la seconde l'*autorité* des livres compris dans le canon.

En arrêtant à un certain moment la liste des livres où elle reconnaissait l'autorité apostolique, l'Eglise ne s'est en fait pas donné à elle-même sa propre norme. Elle a pris conscience de ce qui l'avait rassemblée et constituée comme Eglise chrétienne, le témoignage apostolique (celui-ci comprenant la prédication des apôtres tout autant que leur interprétation de l'Ancien Testament). Elle n'a donc pas choisi à proprement parler ce qu'elle mettait à la base de la révélation, elle a voulu garder ce qu'elle avait « reçu du Seigneur » et lui avait été transmis en *écartant* les livres qui ne lui paraissaient pas dépendre directement du Kérygme apostolique. Ce fut un acte critique, et, plus nous pénétrons dans cette littérature environnante, plus nous sommes saisis du discernement manifesté. En un mot l'Eglise n'a pas bâti son propre fondement, mais l'a en quelque sorte dégagé des remblais et des amoncellements qui risquaient de l'enfouir à jamais.

Si nous songeons ensuite à l'*autorité* des livres canoniques, l'alternative paraît également mal posée. Elle semble en effet lier la révélation à un ensemble de vérités, à un corps de doctrine, à des directives morales, dont il faudrait assurer l'intégralité. Or l'Ecriture ne veut pas nous révéler quelque chose, mais quelqu'un. C'est le Dieu « qui a parlé autrefois à nos pères par les prophètes, et qui, dans ces derniers temps qui sont les nôtres, nous a parlé par le Fils » (Héb. 1 : 1). Mais nul ne peut dire que, depuis, il s'est tu, qu'il a interrompu ce dialogue avec des hommes. Nul ne peut affirmer que depuis il a cessé d'agir. Il a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, il a répandu sur nous son Saint-Esprit, mais sans le témoignage des apôtres nous ne pourrions jamais l'apprendre. Le Seigneur demeurerait pour nous sans identité ; l'Ecriture est décisive en ce qu'elle nous révèle son *nom*, et nous permet de *connaître* Celui que nous sommes constamment appelés à *reconnaître* à l'œuvre dans le monde ou dans nos vies, Celui dont nous devons discerner les inspirations et distinguer la voix parmi toutes celles qui s'élèvent de la terre ou du plus profond de nous-mêmes. L'Ecriture préserve ainsi le Dieu vivant de toutes les appropriations constamment tentées par les hommes, à commencer par son peuple. Elle maintient sa sainteté, présente son amour, chante sa grâce, non pour enfermer cette sainteté, cet amour ou cette grâce dans les pages d'un livre ou dans un espace sacré, non pour en faire une religion mais précisément pour nous permettre de découvrir et de retrouver cette action souverainement libre présente au long de l'histoire et dans toute vie d'homme. Le canon des Ecritures ne nous

est pas donné pour emprisonner la lumière sous les couvertures de la Bible, mais pour la projeter sur le monde entier.

4° Nos dernières remarques voudraient porter pour finir sur le caractère personnel de la transmission de l'Evangile. Les pages admirables où Kierkegaard évoque la contemporanéité avec le Christ, la nécessité pour chaque chrétien de se trouver placé dans une confrontation immédiate avec Jésus afin que, de cette rencontre, jaillisse pour nous une existence nouvelle, demeurent une voix inoubliable du témoignage chrétien. Il n'en reste pas moins que le problème qui nous est également posé, à nous protestants, c'est bien celui du temps de l'Eglise et de sa signification. Nous retrouvons ici sous une autre face, la question posée plus haut : y a-t-il une césure dans l'action divine ? Qu'est devenu Jésus le ressuscité, qu'a-t-il fait, qu'a-t-il dit depuis ? A ces questions nous ne pourrons répondre que par un nouveau regard porté sur les instruments que Dieu a choisis, sur le rôle de ceux dont le Christ s'est servi pour porter son évangile jusqu'à nous.

Dans son ouvrage si remarquable à bien des égards, O. Cullmann a essayé de montrer comment la notion de tradition dans le christianisme primitif s'identifiait avec le Seigneur lui-même et sa volonté d'être présent à travers le temps et l'espace. Il y a néanmoins une restriction qui peut paraître significative : « La transmission par les apôtres n'est pas une transmission opérée par des hommes, mais par le Christ, le Seigneur lui-même qui communique la révélation de cette manière-là... L'élément humain y est réduit à un minimum inévitable ! » N'est-ce pas là mettre en question l'incarnation elle-même ? Y aurait-il antinomie entre l'action du Seigneur et celle des hommes ? Non certes que l'incarnation du Christ se poursuive en continuité dans l'Eglise, mais parce que le ressuscité, agissant par l'Esprit créateur, ne cesse de requérir les vies, les êtres et les communautés à travers lesquels il agira. Faut-il ôter à l'homme pour donner à Dieu ? Plus le Seigneur agit en lui, plus Paul de Tarse apparaît humain et proche de nous, dans cette dialectique toujours reprise de la force et de la faiblesse, de la puissance et de la pauvreté qu'il développe en I Corinthiens. La Parole a été faite chair en Jésus de Nazareth : de même au long de l'histoire a-t-elle besoin des hommes pour s'exprimer à travers les temps et les lieux. Il est remarquable de constater à quel point le Nouveau Testament écarte tout langage religieux, tout vocabulaire spécial pour exprimer l'action et la présence du Christ. La relation la plus personnelle utilise le langage le plus simple, le plus quotidien : elle se traduit très concrètement dans la relation de maître et de serviteur, de roi et d'ambassadeur, de seigneur et d'envoyé. Le réalisme biblique nous découvre là les

expressions les plus achevées de l'épiphanie du Christ dans les siens : « Qui vous reçoit, me reçoit ; qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé », déclare-t-il à ses disciples, et Paul y fait écho lorsqu'il écrit aux Galates : « Vous m'avez reçu comme le Christ lui-même... » Il est très frappant de voir aussi de quelle manière l'apôtre nous parle de l'imitation du Christ : qu'il s'agisse des communautés ou des individus, il invite ceux qui viennent ensuite à être imitateurs de ceux qui les ont précédés, Eglises de Judée, apôtres, comme eux-mêmes l'ont été d'abord du Christ. Par ce canal, l'Evangile qui n'est pas une doctrine, mais une puissance de vie, gagne de proche en proche, Ses témoins ressemblent à ces relais successifs d'une station émettrice de télévision grâce auxquels l'image parvient à l'écran récepteur, cette image qui accompagne et actualise le texte...

Loin d'être un malheur, loin de devoir être ramenée au « minimum indispensable », ce choix est une grâce, qui commande toute la transmission de l'Evangile de génération en génération. Son réflexe de méfiance à l'égard de toute médiation personnelle a poussé bien souvent la théologie protestante aux portes du docétisme. Ses craintes naissent déjà en face du rôle personnel dévolu à Pierre, et se poursuivent de proche en proche. N'y aurait-il pas autre chose à dire sur la « succession apostolique » ? Si l'Evangile ne peut être détaché de la personne du Christ, peut-il l'être ensuite de ceux qu'Il a chargés de nous le transmettre ? Nous n'y chercherons certes pas une garantie d'infaillibilité, mais nous voudrions apprendre à saluer l'histoire de l'Eglise comme elle devrait l'être, nous voudrions apprendre la reconnaissance pour tout ce que le Christ nous a manifesté de lui-même à travers les siècles. L'absence totale d'intérêt manifesté pour les biographies n'est-elle pas ici significative ? Chacun de nous ne peut-il pourtant pas évoquer les communautés fraternelles, les visages, les noms de ceux qui l'ont enfanté « jusqu'à ce que le Christ soit formé en eux » ? Ils ne sauraient certes se substituer au témoignage de ceux qui ont connu le Christ dans son humanité et dans sa résurrection, qui de leur main ont touché et de leurs yeux ont vu ce qui concerne la Parole de vie. Son signalement est consigné une fois pour toutes. Mais sans ces frères comment m'aurait-il jamais rejoint ?

MICHEL BOUTTIER.